

À JÉRUSALEM

MARC PAUTREL

À JÉRUSALEM

récit

Tiré à part

Ce tiré à part reproduit le texte
« À JÉRUSALEM »
paru dans la revue L'Infini n° 143,
Automne 2018.

© *Marc Pautrel, 2019.*

Les portes coulissent, je sors du hall d'arrivée pour m'avancer dans la nuit et aussitôt un souffle chaud me saisit, une touffeur extrême de l'air qui encercle tout, comme si l'oxygène était devenu épais, solide et élastique à la fois, et qu'il m'étreignait. Je viens d'atterrir à Tel-Aviv, il est minuit, des lampadaires diffusent une lumière moirée sur le parking de l'aéroport, je regarde le ciel, caché sous la nimbe électrique, je cherche les étoiles, en vain. Il y a un vent léger marin, la Méditerranée est là toute proche, invisible mais immense.

Saul Bellow, relatant un séjour à Jérusalem, disait quelque chose de très beau, et même troublant, à propos de la ville sainte, et qui peut s'étendre à tout Israël : que l'air d'ici est divin, que l'on y respire l'Éternel, je ne me rappelle plus de ses mots exacts mais c'était l'idée, l'air est différent ici, l'oxygène est sucré, l'oxygène est miraculeux. J'ai immédiatement cette sensation, au cœur de la nuit d'été, en respirant pour la première fois l'air d'Israël : je vis soudain différemment, mon cœur bat plus vite et plus fort. Dans la voiture qui m'emmène vers Jérusalem, cette sensation perdure. La conductrice de l'Institut français roule très vite, sur une autoroute à deux fois trois voies, intensément éclairée, le véhicule slalome au milieu d'une circulation dense malgré la nuit, changeant de file sans mettre de clignotant, « conduisant à l'israélienne » m'explique-t-elle en souriant, à l'instinct et à grande vitesse. Au bout d'une demi-heure, la route monte vers la ville sainte et on passe devant un grand panneau à flanc de colline, écrit en hébreu

et qu'elle me traduit, qui signifie « Bienvenue à Jérusalem ». Je découvre alors une ville assoupie mais qui malgré l'obscurité m'apparaît déjà immaculée, entièrement construite en pierre blanche de Jérusalem, une unité architecturale imposée à toutes les constructions début XXe siècle par le mandat britannique. Énergie, chaleur et grande clarté se conjuguent et forment ma première impression qui, chaque jour suivant, pendant deux mois, augmentera jusqu'à l'étourdissement.



Je vis mon premier matin à Jérusalem et c'est la première chose que je veux aller voir : le Kotel, le Mur occidental. J'ai le plan des lieux dans la tête, j'entre dans la vieille ville par la Porte de Damas et je descends tout droit. Je traverse la partie arabe, pleine d'étals de marchandises et de nourriture, des épices entêtantes, aux odeurs singulières, souvent agréables, que je n'avais jamais senti de ma vie, c'est très désordonné, bruyant,

parfois inquiétant pour un européen, mais la présence, à l'angle des rues, de policiers israéliens détendus et souriants, me rassure.

Je me laisse guider par les panneaux indicateurs en trois langues, anglais, hébreu, arabe, j'avance entre les murs hauts et les passages couverts. Enfin j'arrive à proximité du Kotel. Il y a une intersection et d'un côté on peut se diriger vers le Dôme du Rocher, le lieu sacré des musulmans, tandis que de l'autre côté on va vers le Kotel, le lieu sacré des juifs. Un peu avant, sur le chemin, en tournant à droite on pouvait aller vers le Saint-Sépulcre, le lieu sacré des chrétiens.

J'oblique encore deux fois dans les ruelles et enfin apparaît sur la droite une petite allée avec portique de sécurité et fouille des sacs, c'est l'entrée de l'esplanade du Kotel. Je passe devant sans m'arrêter, je veux observer l'endroit de loin tout d'abord. Le soleil du début de matinée est déjà haut, la lumière est magnifique, le Mur est là en contrebas, éblouissant. Tout est clair, jaune et presque blanc, il n'y a pas encore trop de monde,

pas de file d'attente, quelques hommes qui prient, la main posée sur les pierres du Mur, la tête penchée. C'est un des points centraux de l'univers, un des plus beaux endroits au monde. Je reste là à observer ce spectacle de pierre et de corps, silencieux et paisible, puis je continue mon parcours en montant vers le quartier juif et les synagogues. J'étais venu jusqu'ici pour voir le Kotel, ça y est, je peux rentrer en France, j'ai vu le lieu saint, j'ai ressenti ce que je devais ressentir ou ne pas ressentir, j'ai confirmé mon nouveau sentiment, mon nouvel état d'homme face à l'Éternel, et je suis, non pas un surhomme, ni un fils, ni un égal, mais un prophète, un écrivain, je suis un collègue de l'Éternel, je suis un héros grec en passe de devenir un dieu.

J'ai l'intuition qu'ici, à Jérusalem, la vie et la mort n'ont pas le même sens qu'ailleurs, que les choses sont suspendues et que l'avenir de mon corps n'a plus vraiment de sens, je n'ai pas été, je ne suis pas, je ne serai pas, le Temps a été renvoyé, effacé, définitive-

ment annulé. Je ne me tiens pas ici au point d'origine géographique, mais au point d'origine temporelle, au méridien, au centre de la Terre et du Ciel, à la borne du kilomètre-zéro historique, au milieu du moyeu de la roue, dans l'œil du cyclone : tout le reste du monde tourne à partir d'ici. Le Temps tout entier tourne à partir d'ici, d'où le sentiment de plaisir et de trouble que chaque visiteur de Jérusalem ressent.



Il n'y a pas beaucoup de touristes aux abords du Kotel, et je me fais aborder par un *Schnorrer*, un mendiant, qui me propose de prier avec lui. Il veut me prendre la main et me souhaiter de bonnes choses, et je pourrai ensuite lui donner un peu d'argent pour l'aider à vivre sa vie consacrée entièrement à l'Éternel. J'accepte. Il me demande si je suis juif. Je pourrais lui répondre « en partie » mais ce serait trop compliqué, donc je lui réponds non. Il me dit que ce n'est pas grave,

qu'il peut tout de même prier pour moi. Il me demande si je suis marié. Non. Alors il me souhaite de rencontrer la femme de ma vie. Il me souhaite ensuite d'avoir de nombreux et beaux enfants, qui seront ma fierté et qui vivront très vieux. Il me souhaite la plus grande réussite dans tout ce que j'entreprendrai. Il me souhaite la prospérité. Il me souhaite la grande santé et la vie la plus longue.

Il tient toujours ma main dans la sienne et maintenant il plaque son front contre mon front, presque brutalement, et cela fait un petit bruit sourd, comme s'il me frappait le crâne à l'aide de son crâne. Il garde son front ainsi collé à mon front plusieurs minutes en récitant des paroles en hébreu dont je ne comprends pas le sens mais dont la beauté me berce. La plus belle langue du monde et depuis toujours à mes oreilles la plus douce. Cela dure. Je sens sa sueur se mêler à la mienne sur la toute petite surface de contact entre nos deux têtes. Quand il a terminé sa prière, il prend dans sa poche

un fil de laine rouge qu'il noue autour de mon poignet droit. Puis il me demande de lui donner quelque chose, des shekels ou des euros. Il a compris que j'étais *tsarfati*, que j'étais français.

Je ne sais pas combien lui donner, ce que peut valoir sa prière, ce dont il a besoin, lui qui ne vit et ne fait vivre sa famille qu'avec les dons de la communauté, je lui tends cinquante shekels, il les prends puis me demande si j'ai autre chose, cela ne fait que dix euros environ, je lui donne encore un billet, puis un autre, tout ce que j'ai dans ma poche, cinquante euros peut-être, qu'est-ce que cinquante euros en comparaison de la protection divine. Il me demande si j'ai encore quelque chose, il ne me reste que des pièces, je les prends toutes, je lui les donne, il semble satisfait à présent, comme rassuré, il sourit un peu pour la première fois, un homme brun pas très grand, légèrement plus jeune que moi, avec un beau regard mais cependant inquiet, il me remercie encore et me bénit à nouveau, il me souhaite

une belle vie.

Je repars, je gravis les escaliers vers les synagogues, je ne sais pas combien de temps a duré la rencontre. Après le quartier juif, en revenant vers le centre de la vieille ville je traverse le quartier chrétien et arménien et je ressorts par la porte de Jaffa. En marchant, je tente de retirer le bracelet que le *Schnorrer* m'a fait avec le fil de laine rouge, mais il l'a noué très près de mon poignet, et plus je le tire, plus le nœud se serre. Après plusieurs minutes je parviens à faire passer le fil autour de ma main et il est si serré qu'il pénètre ma peau et l'irrite, comme une alliance devenue trop étroite au doigt d'un époux qui a rencontré de nouvelles femmes et ne veut pas rester prisonnier d'une seule, et je roule le fil, terriblement résistant, impossible à rompre et si serré autour de ma main, je le fais passer, millimètre après millimètre, autour de mes os métacarpiens et de ma paume jusqu'à enfin arriver à la base des premières phalanges, glisser librement et me libérer enfin du destin. Puis je range très soigneusement ce fil

de laine rouge pour ne jamais l'égarer. Je le possède toujours.



Très vite, il fait terriblement chaud et à onze heures du matin je dois rentrer me mettre à l'abri, dans ma petite chambre à l'ombre et au frais, derrière les épais murs de l'École Biblique et Archéologique Française, où les moines dominicains m'hébergent pour le compte du Consulat Général de France. Je connais la grande chaleur du sud-ouest français, les quarante degrés immobiles des après-midi d'été, dans les rues de la ville ou sous les pins des Landes, aucun vent, les odeurs de toute la réalité portées à ébullition, goudron, résine et sable mêlés. Mais la chaleur du Moyen-Orient c'est vraiment autre chose, je n'avais jamais vécu ça, c'est implacable, maximal, continu, c'est la chaleur du désert, soleil bouillant comme s'il s'était soudainement rapproché de la Terre, sécheresse totale, on brûle littéralement sur

place, on se sent privé de son eau, l'air vous aspire les liquides à l'intérieur du corps, vous rétrécit, vous dessèche, vous frappe avec constance pour vous assommer lentement, jusqu'à vous tuer si vous ne vous en protégez pas.

Tous les gens que je croise dans la rue ont avec eux une bouteille d'eau et les jeunes tiennent souvent un verre en plastique rempli de jus de fruits pressés et de glace pilée, avec couvercle et paille, et ils sirotent une gorgée toutes les minutes, ils se réhydratent à mesure que le soleil brûlant capte leur eau, étonnant transfert continu entre le ciel et la terre, entre les éléments naturels et les corps vivants. Chacun porte sa casquette ou son chapeau, et les magasins sont climatisés, l'ombre est organisée partout, murs hauts et rues étroites, et on parvient tant bien que mal à supporter la canicule, mais malgré tout j'ai du mal à m'habituer et je ne sors pas jusqu'au coucher du soleil, quand l'extérieur redevient plus vivable, avec la fraîcheur et un léger vent parfois.

Le lendemain matin, en me promenant je découvre à côté de l'hôtel King David un petit jardin en terrasses, duquel on aperçoit les remparts de la vieille ville située en face. On y trouve des bancs, des fontaines, des pergolas avec plantes grimpantes, des recoins frais, des allées dallées et des escaliers qui successivement montent et descendent en tournant, et permettent de méditer au calme. Il n'y a ici aucun touriste, c'est le lieu des solitaires apaisés et le rendez-vous des couples amoureux. Juste avant d'accéder à ce petit jardin, en arrivant de la rue et sur l'arrière du King David, il y a de grandes pelouses circulaires, parfaitement entretenues et bien vertes, on dirait un golf, mais traversé d'allées zigzagantes.

Au moment où je m'apprête à entrer dans le square contigu, dans l'impasse qui y mène depuis la grande rue, une femme vient vers moi et me salue comme si elle me connaissait, comme si j'étais un ami, et sans doute en me tutoyant, et elle me demande, je suppose, un renseignement sur une rue,

ou quelque chose comme ça. Elle me parle en hébreu et me prend pour un habitant de Jérusalem. Je lui réponds en anglais, sorry I'm french, et aussitôt j'ajoute *ani tsarfati* (je suis français). Elle rit, me dit qu'elle s'excuse et me souhaite bonne journée en hébreu, du moins c'est ce que je comprends. De loin, je dois donc ressembler à un israélien, j'en suis à la fois étonné et fier.

Je marche sur les allées de gravier entre les grandes pelouses vertes et ondulées, des jets d'eau les ont arrosées toute la nuit, les pins font de l'ombre, le soleil est encore bas, il est huit heures du matin, je suis venu directement ici après le petit-déjeuner. Je m'arrête, je regarde au loin les remparts de la vieille ville, l'ancien monde toujours présent et si important. Il n'y a pas un bruit, et soudain j'entends quelque chose sur ma gauche, des sortes de râles, des petits chocs sur le sol. J'ouvre grand les yeux : un magnifique cheval alezan se promène sur la pelouse, seul, en liberté. Il me voit mais cela ne le gêne pas, il dresse sa tête, fait quelques pas, profite de la

fraîcheur de l'aube. Un deuxième cheval apparaît derrière lui, blanc, qui secoue la tête cette fois, mais toujours sans hennir ni s'agiter, il est aussi athlétique que le premier, il me regarde également. Je pourrais aller vers eux, je pourrais les caresser, je suis certain qu'ils se laisseraient faire, mais je préfère les laisser tranquilles. J'ignore d'où ils viennent, ce qu'ils font là, seuls, dans ce square, sur cette grande pelouse si verte, mais je sais qu'ils sont ici en paix, comme je le suis moi-même à cet endroit et ce moment précis.



Durant des heures je parcours la vieille ville, puis je longe les remparts et, après la porte de Sion, je m'engage dans des quartiers extérieurs, hors les murs, dans de nouvelles rues étroites mais claires, le long de façades aux pierres si blanches qu'elles semblent plus lumineuses qu'un soleil, des pierres parfaitement rectangulaires et parfaitement jointes l'une à l'autre, mais dont la surface extérieure

reste non polie, comme si la pierre taillée demeurerait encore un rocher, des briques-rochers, des petites montagnes bâties par l'Homme.

Pendant un long moment j'erre un peu et enfin je trouve mon chemin, j'arrive sur une petite place où se dresse une statue de bronze représentant un homme barbu assis sur un trône, vêtu d'une longue tunique et la tête coiffée d'une couronne. À sa droite est dressée une grande harpe, d'une main il en tient le sommet, de l'autre main il en pince les cordes. Le Roi David, l'auteur des psaumes de la Bible, la première vraie poésie du monde, les phrases musicales par excellence. Face à la statue se trouve l'entrée de la synagogue abritant la tombe du Roi David. C'est ici que je voulais venir, aussitôt après le Kotel.

Je pénètre dans la pièce minuscule, le sarcophage de pierre a été recouvert d'un tissu de satin blanc sur lequel un violon et des phrases en hébreu sont brodés d'or. Cinq ou six religieux se tiennent debout, un livre

ouvert dans les mains, ils lisent, ils prient. Eux et moi faisons le même travail, lire, et lire, et encore lire pour vivre, lire pour vivre et jouir de sa propre pensée, le langage, la parole, les lettres, les mots, les phrases tressées les unes aux autres, sans fin, des heures, des journées, des années, une vie à lire et réciter, immense et éternel plaisir de déployer sa pensée, ferveur de la poésie.

Je reste en retrait à quelques mètres, je les regarde, je pense au Roi David, je me souviens de quelques uns de ses psaumes, moi qui d'habitude n'ai aucune mémoire, « L'Éternel est proche de tous ceux qui l'évoquent, de tous ceux qui l'appellent avec sincérité. Il accomplit les désirs de ses fidèles, entend leurs supplications et leur porte secours ». Je regarde une dernière fois le sarcophage de pierre, un mètre de hauteur, un demi-mètre de largeur, et au sommet ce couvercle tectiforme à deux pentes, comme un toit de maison. Je ressors de la tombe de David, la musique du Roi restera en moi.



Mon ami le photographe Didier Ben Loulou me fait découvrir le quartier Mea Sharim, où vivent les *Haredim*, les juifs ultra-orthodoxes de Jérusalem. Au milieu de la rue principale, nous entrons dans une minuscule boutique de livres religieux d'occasion. La porte est étroite et aussitôt dans le magasin nous sommes encerclés par les livres, et comme étreints par des étagères bancales remplies d'ouvrages du sol au plafond. Les recueils sont serrés les uns contre les autres, là où seulement dix livres pourraient tenir, on en a logé quinze, et pour gagner encore de la place les étagères ont été rapprochées le plus possible les unes des autres, il n'y a pas plus d'un mètre entre chacune, tout juste le passage d'une personne les bras collés au corps.

Les livres sont des commentaires de la Torah, des volumes souvent peu épais, reliés de cuir et à la tranche gravée, pas des livres luxueux ou très anciens, mais cependant

de beaux livres, souvent de grandes dimensions, usagés mais encore utilisables. Je n'ose rien toucher, je n'ose pas ouvrir ces ouvrages écrits en hébreu et dont je ne saisis pas le sens des mots, pas même la seule prononciation. Mon camarade en ouvre quelques uns devant moi, me montrant les pages de commentaires entourant géométriquement le carré du texte sacré.

De vieux tubes néons fixés au plafond diffusent une lumière artificielle et froide, tout le reste n'est que papier, carton, cuir, et plaques métalliques vissées les unes aux autres pour former des étagères qui ont été à leur sommet fixées ensemble d'un bout à l'autre du magasin pour éviter qu'elles s'écroulent, étrange mécano de tôles percées de trous et traversées de vis et de boulons.

Les volumes ont presque tous la même taille et sur chaque étagère le moindre centimètre carré est occupé, les livres étant rangés debout jusqu'à hauteur d'un bras levé, puis ensuite, tout au sommet, d'autres volumes, plus larges, sont couchés l'un sur l'autre dans

le sens de la longueur. Par endroits, une ampoule, vissée sur une douille, a été pincée sur la tablette de l'étagère et est alimentée par une rallonge électrique qui monte au plafond où elle disparaît au milieu des ouvrages.

La métaphore de ce lieu débordant de livres est transparente, elle saute aux yeux : les livres, ceux de ces hommes pieux, mais aussi ceux des romanciers et des poètes, les livres nous tiennent debout, ils sont si proches de nous et si nombreux, ils nous touchent et en se dressant bien droit nous redressent aussitôt, ils peuvent nous écraser si nous ne les lisons plus, ils sont le vrai monde, ils sont tout ce qui nous entoure, notre oxygène et l'armature qui maintient ensemble nos os, ils sont notre joie et donc le mouvement perpétuel qui nous accorde à chaque minute la plus grande santé.

Didier Ben Loulou me fait ensuite entrer dans les courettes des écoles talmudiques, il dit quelques mots aux *Haredim* qui se trouvent là, il les rassure, il nous

présente. Plus tard, il m'explique comment leurs vêtements se rattachent à une école ou à une autre, originaire chaque fois d'un pays d'Europe différent, les manteaux noirs avec une fine rayure grise verticale, les toques à fourrure, les chapeaux larges, mon camarade connaît parfaitement les détails vestimentaires de chaque courant du judaïsme ultra-orthodoxe.

Il me montre les grandes bennes bleues situées dans une cour, des containers bas avec des petites portes au sommet, on dirait des bennes à ordures alors que c'est tout l'inverse, c'est une *Gueniza*, on y dépose les livres saints usagés, ceux qu'il est interdit de détruire bien qu'ils soient trop abimés pour être encore utilisés, donc on les met à part et ensuite on va les enterrer. Je suis surpris et choqué par la simplicité et la laideur de ces containers, j'aurais voulu qu'ils soient plus précieux, que les Torah usagées, qui ont été lues de si nombreuses heures et par de si nombreux corps, soient traitées avec plus d'égards, mais mon ami photographe

m'explique que d'un point de vue religieux c'est suffisant, que les règles édictées par les rabbins sont respectées avec ces containers bleus, que compte d'abord le texte vivant, et donc la lecture, et il me fait signe de m'approcher d'un bâtiment dont les fenêtres du rez-de-chaussée donnent à voir à l'intérieur une grande salle au sous-sol, celle d'une école talmudique. Je regarde et j'aperçois des dizaines de jeunes lisant, certains assis à leur table d'étude, d'autres debout et balançant la tête, chacun est seul, plongé dans sa lecture et animé par elle, une lecture physique qui fait bouger chaque os de son corps. C'est infiniment beau. Ils lisent et ce faisant ils paraissent en pleine course, comme des sprinters ou des coureurs de fond, se déplaçant à grande vitesse malgré l'immobilité physique incontestable des lieux et des choses, ils visitent le futur, ils sont le futur, la lecture les propulse, ils deviennent des petits bolides lancés dans l'Espace, alors que Didier et moi, lui avec son appareil photo, moi avec mes simples yeux, nous restons en comparaison

désespérément lents à cet instant précis.

N'étant pas du tout religieux, et même pas croyant, si ce n'est en moi-même, et en ce dieu unique qui n'appartient qu'à moi et qui est moi, je comprends cependant ceux qui lisent et méditent, et commentent, et expliquent sans cesse, et vivent ainsi une vie intensément rapide et pleine. Ils n'ont pas une seconde à eux, pas une seconde d'absence, de panne ou d'errance, jamais de néant, aucune prise possible pour le nihilisme et la mort. Dans toutes les rues du quartier ultra-orthodoxe que nous traversons, nous croisons beaucoup d'hommes, d'enfants rentrant de l'école, de femmes, et tout le monde est affairé, tout le monde marche vite, tellement de choses à accomplir, tellement de commandements à observer pour rester dans la règle et suivre l'Éternel, la vie est courte, chaque seconde est divine, hâtons-nous, courons, volons vers la prochaine heure. Oui, eux et moi faisons le même métier, servir un seul dieu, même si le leur est la Torah alors que le mien est

la lecture, autres perspectives mais foi identique : la vitesse et la joie, la parole et l'urgence, la pensée et les lettres des mots, qui toutes alimentent en soi jour et nuit une violente ivresse.



Ce matin, je traverse la vieille ville et je ressors par la partie ouest, Porte des Lions, puis je longe la vallée du Cédron, avant de gravir cette colline si mystérieuse, qui fait face aux remparts et qui, bizarrement, se retrouve aujourd'hui dans un quartier arabe, une colline qui forme un immense cimetière, le plus grand et le plus ancien cimetière juif du monde : le Mont des Oliviers.

À mi-hauteur, la colline est coupée en deux dans le sens de la longueur par une route large et récemment refaite, toute droite, empruntée par les cars de tourisme et les taxis arabes. Tout le long de la pente, des tombes sont alignées en terrasse, parfaitement parallèles les unes aux autres et orientées perpendiculairement aux remparts de

la vieille ville, elles sont là depuis des siècles, les plus anciennes datent de 2500 ans.

La multitude des dalles rectangulaires impressionne, la lumière des tombes toutes en pierre blanche et presque blonde, couleur paille dès que le soleil décline le soir, la régularité de leur alignement, les cailloux posés par les visiteurs sur le dessus, tout ici est immuable, rien ne peut troubler la quiétude des défunts, pas même le brouhaha ininterrompu des voitures et des cars sur la grande route qui traverse le cimetière.

Les tombes ne craignent rien, elles sont là depuis si longtemps, elles en ont vu d'autres, des chrétiens, des ottomans, des britanniques, elles protègent leurs hôtes, qui eux attendent. Tout le monde attend, moi-même j'attends, nous attendons que le moment arrive enfin, qu'Élie soit de retour, ça se passera ici, tous se relèveront et le suivront, et moi aussi je veux bien venir, je ne crois pas à grand chose d'autre qu'à moi-même, mais les épopées m'intéressent, les immenses aventures et leurs immenses récits, il faudra

être là pour voir ça, tout vivre et ensuite tout revivre, ensuite tout raconter.

Si vraiment il est impossible de m'inhumer dans l'île San Michele à Venise, et si l'Allée des artistes du cimetière de la Chartreuse à Bordeaux ne veut pas non plus accueillir ma dépouille, j'aimerais bien venir dormir quelques siècles ici, au Mont des Oliviers, à flanc de colline, tourné vers Jérusalem. C'est le lieu idéal pour traverser la mort sans encombres, et ils sont tous là, allongés dans la paix, les disparus si peïnés d'avoir causé tellement de douleur autour d'eux en quittant ce monde, les morts endormis sous le soleil pour des millions de jours encore, mais prêts à ressusciter dès que le Messie reviendra. Ils n'ont que le ciel sur eux, une grande dalle de pierre, quelques cailloux, les lettres sacrées, et le ciel immense. Le jour venu, un vent puissant et doux soulèvera les pierres et descellera les dalles, et ils se lèveront, et ils marcheront. Il y a quelques années, très sérieusement et avec gravité, ma mère m'a posé une question sur la résurrection, elle voulait sa-

voir si, réellement, au jour de la résurrection des morts, elle retrouverait son père disparu quand elle était encore enfant, et surtout s'il serait à nouveau en pleine santé, aussi jeune et aussi beau que lorsqu'elle était petite. Je lui ai répondu que c'était certain car c'était écrit, et magnifiquement écrit. Tout ce qui est parfaitement écrit arrive.

Revenant vers la vieille ville, je vais à nouveau au Kotel. Aujourd'hui il y a davantage de monde, je passe le contrôle de sécurité et je descends les marches jusqu'à l'esplanade, mais je ne vais pas prier au Mur. Je ne sais pas prier, s'il y a un Dieu c'est mon Dieu personnel, mon égal et mon double, celui qui m'attire et me dépasse, comme deux cyclistes se relaient dans une échappée, une fois il est devant moi et je profite de sa vitesse, de la faille qu'il m'ouvre à l'intérieur du vent et contre la résistance du monde, une autre fois c'est moi qui le précède et c'est lui qui m'imité. En quelque sorte comme un père et un fils, je suis probablement un catholique hérétique, je suis le Saint-Esprit,

à la fois le Père et le Fils, mais tout cela dans un but tout autre, celui de perpétuer et décupler le langage, et c'est alors ma partie juive qui reprend le dessus : lire et écrire, commenter tout ce qui a été déjà et sera encore et à jamais écrit, déployer le langage, rendre sans fin hommage au dictionnaire et à cette forme que la langue française donne heure par heure à l'alphabet, amen.



Aujourd'hui, je veux aller visiter le Musée d'Israël, alors je pars très tôt le matin afin d'éviter la chaleur. Pour m'y rendre, je prends le tramway jusqu'à l'arrêt Kiryat Mo-shé et ensuite j'emprunte l'avenue Yitzhak Rabin, puis à gauche et encore tout droit vers le sud. Sur le plan de mon téléphone portable, tout paraît simple, mais les longues avenues au milieu de grands espaces vides occupés par des chantiers de construction me semblent interminables. Je passe devant de grands immeubles récents qui sont des

ministères et des administrations, c'est la Jérusalem moderne, comme le splendide et futuriste Pont de cordes de Kiryat Moshé, dressé comme une harpe au milieu du ciel.

Je marche longtemps sous la température qui monte chaque minute et enfin je vois des panneaux indicateurs annonçant le Musée, puis bientôt une grande palissade « The Israël Museum » derrière laquelle se dressent des bâtiments bas étendus au milieu de grands espaces plantés d'arbres et de pelouses bien vertes. J'aperçois aussi en côté la silhouette blanche et comme miraculeuse du Sanctuaire du Livre.

Je m'apprête à entamer la visite des salles du Musée mais je ne sais pas par où commencer. Des bénévoles d'une soixantaine d'années, sans doute des retraités, se trouvent derrière des tables présentant des dépliants en plusieurs langues, et quand je m'approche par curiosité, une femme parmi ces bénévoles, encore plus âgée que les autres, me demande directement en français si c'est la première fois que je visite le

Musée. Oui, et même la première fois que je visite Israël. Nous parlons. Elle a vécu à Bordeaux jadis, son mari était consul d'Israël à l'époque de Jacques Chaban-Delmas qu'elle a bien connu. Elle me raconte une anecdote sur cet ancien maire de la ville, que j'ai jadis croisé moi aussi, et je ne me souviens plus aujourd'hui de quoi il est question, sauf que je ris et elle aussi, et je suis heureux d'entendre ce qu'elle dit, et aussi qu'elle me parle de ma ville qu'elle a aimée, et je lui dis à mon tour que j'aime éperdument ce pays, Israël, où tout semble possible, où les gens sont si accueillants, vous tutoient très vite, se souviennent du passé et n'ont pas peur du futur, et encore mille autres choses, et je vois à son regard ému qu'elle est touchée par mes mots désordonnés mais sincères. Je n'ai pas les arguments, je n'arrive pas à trouver des exemples précis, mais j'aime être ici, être français et israélien à la fois, être français en Israël. La lumière et la paix sont ici. Je ne lui dis pas exactement cela mais elle devine mes sentiments.

Les salles d'exposition sont toutes plus riches les unes que les autres, elles regroupent souvent la collection individuelle de chaque donateur du Musée, conservant ainsi sa personnalité et sa vie, et ce choix est très émouvant. Je reste longuement devant une extraordinaire armure complète de samouraï japonais orné d'une pince de crabe sur le casque, puis devant des sculptures aztèques et plus loin des œuvres d'Océanie.

Enfin je me rends dans le Sanctuaire du Livre, à l'extérieur du Musée. C'est un grand dôme blanc évoquant la forme d'une jarre antique, pour rappeler l'origine des rouleaux des Manuscrits de la Mer Morte, découverts en 1947 dans de grandes jarres reposant au fond des grottes de Qumran. Des jets d'eau arrosent le dôme sans discontinuer. À l'intérieur, le lieu est peu éclairé, climatisé, frais et sec à la fois, et les fragments de textes dressés à la verticale derrière des vitrines paraissent comme vivants et seulement assoupis. Le silence est demandé aux visiteurs et les photographies sont interdites.

Au centre du Sanctuaire, un rouleau du livre d'Isaïe datant du IIe siècle avant notre ère est exposé, enroulé autour d'un cylindre de bois géant, et après avoir gravi un escalier on peut en faire le tour, contempler le texte initial, le génie du prophète, le miracle de la littérature qui par les lettres crée la vie. C'est le centre et la base de toute vocation d'écrivain, les plus vieux romanciers du monde, les plus anciens poètes, les premiers à avoir compris que le langage pouvait, non seulement être saisi et transmis, mais aussi bouleverser les êtres et créer des miracles, modifier la matière et sanctifier les corps en leur donnant les plus grands pouvoirs et la plus extrême liberté. Je ressors du Sanctuaire du Livre apaisé et renouvelé.



Quelques jours plus tard, à l'aube, en sortant dans la cour des dominicains, je m'arrête net, comme pétrifié : tout ce qui m'entoure à plus de dix mètres a disparu. Le sommet des édifices, le clocher de la basilique,

l'immeuble de la rue en face, le minaret à gauche, la cime des cèdres immenses, tout est caché sous une brume aux reflets jaunes. C'est une sorte de brouillard brûlant, avec une chaleur déjà intenable, sèche, piquante. Je pense immédiatement à un grand incendie dans la ville, dont ce brouillard serait la fumée, mais il n'y a ni odeur ni crépitements, pas de sirènes de pompiers non plus, pas de bruit, la ville semble ce matin curieusement assoupie, bien plus calme que d'habitude. C'est bel et bien un brouillard épais et tenace, un plafond anormalement bas, les nuages semblent avoir chuté, et pourtant, inexplicablement, l'air n'est pas frais et humide, mais brûlant.

Je vais me renseigner et aussitôt on m'éclaire : c'est le vent de sable, le *sharav*, qui arrive sur le pays une à deux fois par an. Il est immense, redoutable, dangereux pour les machines et les corps, s'infiltrant partout, millions de particules minuscules portées par les vents d'altitude et qui descendent jusqu'au sol, bloquent les avions, les routes, l'ac-

tivité dès qu'on sort des grandes villes. C'est le désert qui se lève et se déplace, c'est la terre qui prend possession du ciel, majesté et suprématie du royaume des sables, territoire sans borne, qui possède tout le continent et qui décide de tout, qui tient les humains dans sa main, notre devenir de poussière, nés de la poussière et destinés à retourner poussière.

Le ciel est absent et intensément clair, profond et jaune comme une aube ou un crépuscule, sans nuance ni volume, aucune aspérité, il saisit tout, et les formes qui s'élevaient dans les airs ont disparu en lui, toujours présentes mais devenues invisibles. Cela devrait durer la journée, prévient la télévision. Les dominicains expliquent aux stagiaires de passage qu'ils doivent prendre garde à la chaleur extrême et à la pollution consécutives à la tempête de sable et qu'ils ne doivent pas sortir, ou ne pas aller loin, et bien sûr ne surtout pas quitter la ville. Ils ajouteront plus tard qu'ils ont rarement vu un épisode météo de cette intensité et de

cette durée. Le jour suivant et celui d'après, la tempête de sable demeure mais le ciel gagne un peu en clarté et passe du jaune au blanc, puis progressivement, au bout de cinq jours, le ciel bleu et son soleil implacable retrouvent leur prééminence.



Un matin, je prends le tramway jusqu'au Mont Hertzl. Je me rends à Yad Vashem, le Mémorial des victimes de la Shoah. En hébreu, Yad signifie « place » et Shem signifie « nom », en référence aux versets d'Isaïe : « À eux, j'accorderai, dans ma maison et dans mes murs, un monument, un titre qui vaudra mieux que des fils et des filles ; je leur accorderai un nom éternel, qui ne périra point. »

Je me recueille. Je découvre le Mémorial des Enfants, terrible, avec ces sons et ces prénoms récités, les lumières faibles, les miroirs, un des endroits les plus tristes que j'ai jamais visité. Je découvre également le Hall

des Noms, et son précipice au milieu des archives circulaires, trou béant et sans fin, rien à faire d'autre qu'écrire et rappeler et retenir encore les corps et les noms, et les appeler sans cesse, leur parler et les servir toujours.

À l'extrémité du bâtiment triangulaire, une terrasse s'ouvre sur la vallée au nord-ouest et l'horizon, et on aperçoit la beauté et la paix de ce pays, Israël.



Avant de repartir de Jérusalem, je voudrais acheter une toupie de Hanouka. J'en ai vu de très belles en argent dans les vitrines de plusieurs antiquaires mais je n'ai pas osé entrer demander leur prix. Il s'agit de toupies à corps carré : une tige traverse un dé à jouer sur les quatre faces duquel est gravé une lettre différente. Lorsque la toupie s'arrête de tourner, elle se couche sur le côté et expose une de ses quatre faces, désignant ainsi une lettre. On appelle aussi ces sortes de toupies des totons.

J'en parle à des amis israéliens, ils m'expliquent que les antiquaires vendront ces toupies un prix élevé et finalement je n'entre dans aucune boutique, même après les avoir encore admirées en vitrine, brillantes dans leur robe d'argent massif avec leur incrustation de céramique colorée, jaune, rouge, bleu. Contrairement à toutes les toupies de Hanouka sur lesquelles les quatre lettres hébreu Noun, Guimmel, Hei et Shin, signifient « Un grand miracle a eu lieu là-bas », celles qui se vendent à Jérusalem ont d'inscrit à la place de la lettre Shin la lettre Pe, ce qui signifie donc « Un grand miracle a eu lieu ici ». C'est une toupie de Jérusalem que je veux, pour que partout où je la ferai tourner je puisse y lire qu'*un grand miracle a lieu ici*, puisque je suis ici.

Je vais essayer de revenir devant le magasin de l'antiquaire, avoir le courage d'entrer, de m'excuser, *Shalom, ani tserfati, sliha*, Bonjour, je suis français, je suis désolé, je ne parle pas hébreu, quel est le prix de ces toupies ? Mais je n'oserai pas, je déteste pas-

ser pour un touriste, ou ici passer pour un français sans kippa, pour un non-juif. Je repartirai d'Israël sans rien ramener, c'est la meilleure façon d'être certain de revenir, ça n'aura été qu'un premier voyage de découverte, savoir où aller, dans quel quartier vivre, et comment vivre, comment marcher, lire, écrire, aimer à Jérusalem. Tout reste à faire. À bientôt.



Quand je visite la citadelle de Jérusalem et son Musée de la Tour de David, sur les conseils d'un dominicain je vais voir dans une des salles les grandes maquettes de la ville faites au XIXe siècle et qui reconstituent la cité du IIIe siècle de notre ère. Un centre entouré de remparts et à cheval sur une colline, avec une déclinaison de chaque côté, comme un toit pentu, et tout autour : des petits cubes regroupés, les maisons des hameaux épars entourés de rares arbres, avec sur le flanc de la colline la plus abrupte, et

qui fait face au Dôme du Rocher, des milliers de rectangles minuscules qui sont autant de tombes, celles du Mont des Oliviers. La plus grande maquette mesure environ trois mètres sur quatre, elle occupe toute une pièce du musée, elle est installée à un mètre vingt du sol, on peut en faire le tour et l'examiner à hauteur d'homme. En dix-huit siècles, tout a changé et pourtant rien n'a bougé de l'essentiel, les remparts, les vestiges, le Mont du Temple, le Kotel et le Dôme du Rocher, les tombes juives du Mont des Oliviers, sont toujours là et toujours centraux.

Tout en haut de la citadelle de Jérusalem, construite au II^e siècle par les Hasmoneens, subsiste la Tour de David. De là, on voit toute la cité, la vieille ville entre ses remparts, plus à l'est les petites maisons empilées en désordre du quartier arabe et le Mont des Oliviers, au nord et à l'ouest la ville moderne, le grand hôtel King David, le Consulat Général de France avec son petit drapeau tricolore, et les innombrables immeubles, entre les cyprès et les jardins jusqu'à perte de vue

vers l'horizon et les collines d'Israël. Avec toujours, sous le ciel bleu sans ombre et le soleil de feu, la pierre blanche des constructions locales, qui donne un aspect reposant à ces lieux séculaires. De la maquette géante du sous-sol à l'existence réelle et présente vue depuis la Tour, des petites maisons cubiques éparses et des hauts remparts étanches jusqu'aux ruines à l'intérieur de la cour de la Citadelle et aux immeubles modernes alentour, le va-et-vient est logique comme l'est celui que tous les vivants, ici, quelle que soit leur religion et pour peu qu'ils veuillent la paix et respectent la vie humaine, font chaque minute, d'une époque à l'autre, d'un millénaire à l'autre, je suis celui qui est, je suis celui qui a été, je suis celui qui sera. Ici, tout est immobile, ici le présent est sans cesse renvoyé au passé et sans cesse appelé dans l'avenir.



Deux mois auparavant, venant d'atterrir à l'aéroport de Tel-Aviv, après avoir par-

couru plusieurs couloirs interminables dans lesquels je ne croise personne, je débouche soudain sur un grand hall dans lequel se tient une foule immense. C'est le contrôle de l'immigration. Des centaines de voyageurs sont là, attendant en file leur tour. Il y a des russes, des mexicains agitant de petits drapeaux du Vatican, des américains, des pèlerins européens, de nombreux hommes portant la kippa mais patientant devant les guichets pour passeports étrangers, et quelques français. Tous ces gens doivent d'abord répondre aux questions de routine de fonctionnaires assis derrière des guichets, avant de pouvoir enfin toucher la terre d'Israël. Les choses vont assez vite et tous ceux qui me précèdent sont autorisés à entrer dans le pays, et dans les autres files de même.

Quand mon tour arrive, une femme de l'immigration me pose plusieurs questions sur mon voyage, elle est concise mais très aimable, très décontractée, et en moins de dix minutes elle me délivre l'autorisation de séjour de trois mois. Je vois, derrière moi,

que des centaines de voyageurs continuent d'arriver, il est une heure du matin, c'est le milieu de la nuit et pourtant des avions atterrissent encore, l'aéroport Ben Gourion ne ferme jamais, son trafic est ininterrompu vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept, l'activité ne s'arrête que pour Yom Kippour. Des milliers de touristes atterrissent chaque jour ici et entrent en Israël sur simple demande, la Terre Promise est ouverte à toutes les personnes de paix.

À Jérusalem, j'aurai découvert la lumière, le désert, l'insupportable chaleur, les millénaires partout présents, le passé présent et renouvelé chaque seconde, le sable et la poussière. On dit que les atomes ne disparaissent jamais, que rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme, les atomes se combinent à nouveau, le corps devient un nouvel édifice moléculaire, tout glisse d'un lieu à un autre, du statique au mobile, de l'animé à l'inanimé. Les atomes d'Abraham, Isaac et Jacob sont toujours là, mais agrégés sous une autre forme, et le Roi David égale-

ment, et Moïse, Isaïe, Jérémie, tous les autres prophètes et tous les plus grands rabbins depuis la nuit des Temps, et tous les écrivains aussi, et celui qui a écrit la première lettre du premier mot de la première phrase de la Bible, et la Bible elle-même, en tant que pensée tracée pour la première fois. Les atomes qui ont traversé un corps, les atomes de cette étincelle-là n'ont pas disparu, ils se sont seulement déplacés, de quelques mètres ou de quelques kilomètres, et beaucoup sont restés ici, toujours aussi cachés mais toujours réels puisque rien ne peut détruire les atomes ou leurs particules, et ils demeurent éternellement combinés à d'autres atomes et forment d'autres agrégats visibles ou invisibles, parfois de simples pierres, de simples grains de sable, de simples poussières, parfois des masses de marbre, des plaques de bronze, des troncs énormes, des cèdres monumentaux durcis par les siècles successifs. Les atomes sont éternels dans tous les points du monde, mais ici à Jérusalem on y pense chaque minute.



Demain, je m'en vais, mais avant de partir je veux voir une dernière fois le Kotel. C'est le lieu le plus beau, le plus lumineux, et même le plus apaisé de la ville, malgré l'excitation des visiteurs métamorphosés par l'électricité ancestrale des pierres. Il règne une chaleur incroyable face au Mur, comme s'il était un feu invisible, comme s'il rayonnait. C'est sans doute dû à l'orientation géographique de l'esplanade et au soleil brûlant de cette journée torride d'un été qui semble interminable, et c'est aussi bien sûr l'effet calorifère des pierres qui réfléchissent la lumière et accumulent la chaleur. Je m'arrête de l'autre côté de la petite séparation, à une vingtaine de mètres du Mur, je reste à distance, je l'admire, je profite du lieu, j'observe et j'apprends à me souvenir, je retiens tout ce que mon corps ressent.

Quelques jours auparavant, lorsque je demande à un archéologue dominicain pourquoi le Kotel tient une telle importance

dans le judaïsme, il me fait remarquer que le Mur est le dernier vestige du Temple où se trouvait l'Arche d'Alliance. Il ajoute que l'autre nom de l'Éternel est *Ha Maqom*, le Lieu. Voilà, j'ai eu ma réponse, à chacun de trouver son lieu. Je connais le mien, la lecture.

*L'écriture de ce texte a bénéficié du soutien de
l'Institut français de Jérusalem,
dans le cadre d'une résidence à Jérusalem.*

Site web : marcpautrel.fr